

SCÈNE II

Entre MAXIME, un parapluie à la main. Il s'assoit au fond).

MAXIME. — Voyons... donnez-moi un raphaël citron et de quoi écrire.

Il semble chercher ses mots et regarde autour de lui. On voit qu'il prête à GILDA une attention de plus en plus marquée.

MAXIME. — On n'y voit plus. *(Il va s'asseoir près de Gilda).*
Quel temps.

GILDA. — Il pleut.

Silence.

MAXIME. — Vous ne vous ennuyez pas ?

GILDA. — Pourquoi ?

MAXIME. — Vous attendez quelqu'un ?

GILDA. — Non. *(Elle sourit).*

MAXIME *va s'asseoir en face d'elle.* — Vous permettez ?
Silence.

GILDA. — Je rêvais que j'étais encore en pension. Je porte une dernière fois ce col de dentelle. On a beau surveiller ma correspondance, un inconnu ce soir escaladera le mur du parc. Il me dira : « Vous avez pleuré, à cause de la nacre de mes joues. » La nuit viendra. Bientôt il n'y aura plus que les moulins à vent.

MAXIME. — C'est à prendre ou à laisser. L'élégance intérieure et les actes de désespoir les plus fous. Sortir de l'église en jetant des dragées.

GILDA. — Vous n'êtes pas comme les autres.

MAXIME. — Comment ne pas se dire plusieurs fois par jour : cela ne se retrouvera jamais !

Silence.

GILDA. — Vous n'avez pas achevé votre lettre.

MAXIME. — A quoi bon donner plus longtemps signe de vie ? Il est trois heures et quart et je vous vois.

GILDA. — L'instinct de plaire ressemble à un puits. Croyez-moi, les bagues ne sont rien. Il y a à Paris sur les grands boulevards une pente si douce que presque personne n'a pu s'empêcher d'y glisser.

MAXIME. — Les plus touchantes mappemondes, ce sont les globes argentés dans lesquels le garçon de café range de temps à autre une serviette. Les oiseaux en cage aiment ces petites